

# **LA GUERRE CIVILE RUSSE**

## **1918-1921**

Une esquisse opérationnelle et stratégique  
des opérations de combat  
de l'Armée Rouge

*A.S Bubnov, S.S. Kamenev, M.N. Toukhatchevski  
et R.P. Eideman*

## **Chapitre 13 :**

# **La situation politique externe et interne au début de 1920. Relations mutuelles entre la Russie soviétique et la Pologne. Préparatifs des deux parties pour poursuivre la guerre.**

*L'attitude des puissances de l'Entente à l'égard de la continuation de la guerre civile en Russie après la défaite des « forces armées du sud de la Russie ». Le point de vue de la Grande-Bretagne ; le point de vue de la France. La situation externe et interne de la Pologne avant le début de la campagne de 1920. Les négociations diplomatiques finales des deux gouvernements avant le début de la campagne polono-soviétique de 1920. Négociations entre les gouvernements soviétique et britannique sur le sort des restes des armées contre-révolutionnaires du Sud. Bref aperçu des théâtres biélorusse et ukrainien. Description de l'armée polonaise. Concentration et déploiement des forces des deux camps sur le front polonais durant l'hiver 1919-1920. Plans des parties. Disposition et forces des deux camps avant le début des événements décisifs du printemps et de l'été 1920. La situation économique et politique interne de la RSFSR.*

L'effondrement des forces contre-révolutionnaires dirigées par le général Denikin a facilité la révélation de ces courants de la politique britannique, dont l'exposant était Lloyd George, qui étaient apparus dès l'automne 1919. Sous leur influence, la politique britannique cherchait à établir des relations commerciales avec le régime soviétique dans l'espoir de sa dégénérescence ultérieure par des moyens pacifiques sous l'influence de l'établissement de liens commerciaux avec l'Occident capitaliste. Étant donné la prédominance d'un tel point de vue, la poursuite de la guerre civile en Russie et son soutien ne correspondaient plus aux vues du gouvernement britannique. Ainsi, il se hâta de proposer au général Denikin sa médiation dans sa capitulation devant le régime soviétique.

En ce qui concerne la France, la chute du régime Denikine n'entraîna aucun changement dans les grandes lignes de la politique française à l'égard de la question russe. Comme nous l'avons déjà signalé, la France avait été contrainte dès le printemps 1919 de renoncer à toute intervention armée directe dans la guerre civile russe, mais cela ne l'empêcha en rien de renforcer la puissance militaire des petits États, en premier lieu de la Pologne et de la Roumanie, ainsi que de continuer à fournir aux restes des armées blanches de l'argent et du matériel. Tout en conservant son attitude antérieure, inflexible et hostile, envers le régime soviétique et son système d'État, la France envisageait d'utiliser les petits États, d'une part pour protéger l'Europe de "l'infection du bolchevisme", et d'autre part, avec l'aide de leurs forces armées, pour restaurer ses intérêts économiques dans le sud de l'Ukraine et dans le Donbass. Sa préoccupation principale, comme auparavant, était de soutenir ce coin, sous la forme de la Pologne blanche, que l'Entente, à la suite du traité de Versailles, avait inséré entre la Russie soviétique et l'Allemagne vaincue. Il semblerait que les restes des "Forces armées du Sud de la Russie" qui avaient trouvé refuge en Crimée suscitaient un intérêt et une importance particuliers pour la France. Mais le sort de ces derniers était considéré comme déjà scellé, et parier sur eux était plus que douteux. Ainsi, la Pologne attirait toute l'attention de la pensée politique française en tant que "bastion oriental de la puissance militaire française."

La Pologne, grâce à l'aide économique et militaire française, était devenue considérablement plus forte tout au long de l'année 1919. Au début de 1920, la situation politique externe et interne se développait favorablement pour elle. La Pologne, avec l'aide des puissances de l'Entente, avait résolu tous ses différends avec la Tchécoslovaquie de manière favorable pour elle-même. Sous le joug du traité de Versailles, l'Allemagne était contrainte de se soumettre aux décisions de l'Entente

concernant ses différends frontaliers avec la Pologne, et cette dernière pouvait se sentir rassurée quant à sa frontière allemande. Grâce à l'aide économique et militaire française, la Pologne réussit à s'établir en Galicie orientale, dont la population a mené une lutte acharnée pour son indépendance en 1919. Le régime cruel d'occupation a écrasé tous les signes de résistance en Galicie. Ainsi, sur le plan de la politique étrangère, la Pologne n'avait pas à se soucier de son arrière et pouvait concentrer toutes ses forces et son attention sur la réalisation de missions qu'elle considérait nécessaires à l'Est. Certes, une petite tâche sombre sous la forme des relations avec la Lituanie pouvait être observée sur cet horizon presque sans nuages, mais la faiblesse politique et militaire de cette dernière excluait la possibilité d'opérations actives indépendantes contre la Pologne.

La situation politique interne polonaise était caractérisée par l'accession au pouvoir de la petite bourgeoisie ; lors de la guerre contre les Soviétiques, le gouvernement bruyant et patriotique de la petite bourgeoisie a pu compter sur le soutien non seulement de la bourgeoisie et des éléments koulaks dans les campagnes, mais aussi des propriétaires terriens.

La guerre mondiale et l'occupation austro-allemande prolongée, qui pesait le plus lourdement sur la classe ouvrière de Pologne et sur une paysannerie pauvre en terres, ont dissipé et affaibli la force de cette dernière. La situation qui se dessinait pour la Pologne rendait les dirigeants de sa politique d'État particulièrement intransigeants et exigeants. Ils pensaient qu'un moment opportun était arrivé pour achever l'unification de la Pologne dans les limites extérieures et intérieures de 1772, ce qui signifiait l'incorporation forcée de la Biélorussie, de la rive droite ukrainienne et d'une partie importante de la Lituanie.

Au début de 1920, comme au cours de toute l'année précédente, le gouvernement soviétique a mené une politique de paix ferme à l'égard du peuple polonais. Déjà à cette époque, alors que la concentration d'hommes et de matériel polonais à notre frontière se déroulait à plein régime, les gouvernements soviétiques russe et ukrainien ont tenté à plusieurs reprises de tendre la main de l'amitié à travers la ligne de front au peuple polonais.

Dans une note du 28 janvier 1920, le Conseil des commissaires du peuple déclara solennellement au gouvernement et au peuple polonais que « il n'existe aucune question : territoriale, économique ou autre, qui ne puisse être résolue par des moyens pacifiques, par des négociations, des concessions mutuelles et des accords. » Le 2 février, le Comité exécutif central lança un appel au peuple polonais dans lequel il était noté que « le désir de paix avec la Pologne est le souhait sincère et le plus profond des ouvriers et des paysans », et appelait le peuple polonais « à mettre fin à la guerre sanglante, afin que les deux peuples puissent commencer une lutte contre les calamités qui les frappent : le froid, la faim, le typhus et le chômage. » Ces appels restèrent sans réponse de la part du gouvernement polonais ; le 6 mars 1920, le gouvernement soviétique les répéta, soulignant « à quel point la condition de guerre nuit aux intérêts des deux peuples. » Ce n'est que le 27 mars que nous reçûmes une réponse du gouvernement polonais, qui proposait de choisir la ville de Borisov comme lieu des négociations de paix, tandis qu'il était proposé de cesser les opérations de combat non pas sur tout le front, mais uniquement dans la zone de Borisov.

Afin de comprendre le sens interne complet de cette proposition, il est nécessaire de garder à l'esprit que le commandement polonais, à ce moment précis, avait prévu la concentration d'un nombre significatif de nos forces le long de l'axe de Borisov et préparait, à son tour, la concentration d'une grande attaque en Ukraine. Ainsi, il était avantageux pour le commandement polonais d'immobiliser nos forces armées diplomatiquement le long de l'axe de Borisov et de préserver sa liberté opérationnelle sur tous les autres secteurs du front, principalement en Ukraine. Le gouvernement soviétique ne pouvait pas accepter cela. Il proposa de choisir un territoire neutre quelconque comme lieu de négociations, mais le gouvernement polonais rejeta cette proposition. Dans une note du 2 avril 1920, le gouvernement soviétique fut obligé de faire peser sur le gouvernement polonais la responsabilité de tous les désastres qui découleraient de la poursuite de la guerre, et dans une note du 8 avril, il fut contraint de reconnaître qu'il « avait été placé devant la triste nécessité de constater l'effondrement des négociations avec la Pologne en raison de la question du lieu de négociation ».

Cependant, il est impossible de dire que le travail du gouvernement soviétique en faveur de la paix ait été complètement dépourvu de résultats. La sincérité et la franchise des propositions soviétiques ne pouvaient que produire un effet de lucidité sur certains cercles politiques polonais, ce qui a provoqué une certaine rupture dans le front uni de la bourgeoisie polonaise. Selon le témoignage du général Sikorski, des arguments ont éclaté entre les partis politiques bourgeois polonais concernant les objectifs de la guerre. Mais ce qui était le plus important, c'est que la voix du gouvernement soviétique, adressée directement aux larges masses du peuple polonais, a trouvé un écho parmi elles. Le général Sikorski confirme que les propositions de paix du gouvernement soviétique ont fait une impression puissante non seulement sur le peuple, mais aussi sur la masse des soldats de l'armée. Sans aucun doute, ces propositions n'ont pas échappé à l'attention de l'opinion publique de masse dans les États qui entouraient la Pologne. Le manque de volonté du gouvernement polonais de répondre à ces propositions à mi-chemin a ensuite créé pour la Pologne une situation d'isolement et a entraîné une activité accrue du prolétariat international en faveur de l'Union soviétique.

L'inévitabilité d'une campagne sur le front polonais était un fait complètement acquis pour le commandement soviétique dans la situation stratégique globale. Les armées polonaises, selon leur force, leur approvisionnement et leur entraînement, devaient être le principal adversaire de l'Armée rouge au cours de l'année 1920. Quant à l'autre ennemi en question, sous la forme des restes des « Forces armées du Sud de la Russie », pendant un certain temps, la possibilité de son élimination par capitulation n'était pas exclue. Le gouvernement britannique, du moins, travaillait activement dans ce sens. Les attitudes paniquées parmi les restes de l'Armée blanche, qui n'avaient pas encore disparu après la chute de Novorossiisk, créaient des conditions favorables pour une telle solution du problème. Les restes des « Forces armées du Sud de la Russie » ne pensaient, pour l'instant, à rien d'autre qu'à se rétablir et à attendre en Crimée.

Le gouvernement soviétique ne reconnaissait aucune autre alternative pour ces forces que leur capitulation complète et sans condition. Le gouvernement britannique tentait de leur imposer des conditions pour une reddition honorable sur la base de l'égalité des parties en négociation. Les négociations ont été prolongées.

Ainsi, en 1920, la stratégie soviétique devait faire face à deux adversaires actifs, qui opéraient de manière non coordonnée à la fois dans les sphères politique et militaire. La localisation de ces ennemis dans des zones éloignées les unes des autres a entraîné une division spatiale des forces soviétiques opérant contre eux. Cette dernière circonstance a nécessité la formation de deux théâtres d'activités militaires complètement indépendants.

Il s'agissait, tout d'abord, du théâtre polonais, qui constituait le théâtre principal de la campagne de 1920, pour les raisons que nous avons mentionnées ci-dessus. Ce théâtre occupait un espace très vaste. Ses limites peuvent être établies très précisément le long des cours d'eau : les rivières Dvina occidentale, Dniepr, Dniestr et Vistule. Les événements les plus significatifs de la campagne polono-soviétique de 1920 se sont déroulés à l'intérieur des frontières formées par ces artères fluviales. La taille assez importante de cet espace conditionnait, à son tour, la présence de deux théâtres distincts, qui étaient la Biélorussie et l'Ukraine. L'importance du théâtre biélorusse résidait dans le fait que les axes opérationnels les plus courts et les plus pratiques le traversaient, menant aux centres politiques et industriels les plus importants des deux belligérants : Varsovie et Moscou. Plus petit que le théâtre ukrainien, ce théâtre disposait d'un réseau routier suffisamment développé, mais était moins riche en ressources locales que son homologue ukrainien. Il se distinguait par la situation politique externe et interne – une grande homogénéité de la population sur le plan national et social, tandis que dans ces deux sens, les conditions y évoluaient favorablement pour l'Armée rouge, ce qui garantissait la tranquillité de son arrière tout au long de la campagne. Les particularités du terrain et le développement du réseau routier permettaient le déplacement et les activités de combat de masses considérables de troupes. Les lignes d'eau les plus importantes se situaient le long des limites du théâtre, tandis que la ligne du Dniepr, en raison de la direction de son cours supérieur, pouvait être contournée par l'espace entre lui et la rivière Dvina occidentale. Cet écart reçut le nom caractéristique de « portes de Smolensk ». Pendant les

opérations de nos troupes en direction de Varsovie, leur flanc droit reposait sur le territoire d'États neutres et y était sécurisé par eux.

Le deuxième théâtre était l'ukrainien, qui, en raison de sa taille importante et de la présence le long de ses frontières d'États dont l'un, la Pologne, était déjà ouvertement en guerre avec l'Union soviétique, tandis que l'autre, la Roumanie, maintenait une neutralité hostile et pouvait acquérir une signification indépendante en cas d'entrée active de la Roumanie dans la guerre. Cela ne se produisit pas, mais en combattant la Pologne seule, on pouvait poursuivre des objectifs indépendants sous la forme d'une invasion en Galicie orientale. Dans un tel cas, les objets des opérations pouvaient être le principal centre politique et administratif de la Galicie orientale et un important nœud de communication sous la forme de la ville de Lviv et de la zone pétrolière de Stryi–Drogobych. La situation politique qui s'était manifestée en Ukraine suscita un intérêt particulier dans ce théâtre de la part de la Pologne. Cependant, le haut commandement soviétique n'accordait pas de signification indépendante au théâtre ukrainien, le considérant comme un théâtre de soutien à celui de la Biélorussie. Le réseau ferroviaire dans ce théâtre était également assez bien développé et il était riche en ressources locales. Du point de vue national et social, la population du théâtre ukrainien représentait un tableau plus coloré que celle du théâtre biélorusse. L'hostilité de certaines couches de la population dans le théâtre ukrainien envers le régime soviétique se traduisait par un haut niveau de banditisme, dont les racines sociales s'enfonçaient profondément dans l'élément anarchiste-koulak. Ainsi, en ce qui concerne l'état de l'arrière, la situation des forces soviétiques opérant en Ukraine devait être moins favorable qu'en Biélorussie. Et tout comme en Biélorussie, le mouvement et les opérations de grandes masses de troupes ne rencontreraient pas d'obstacles dans les caractéristiques du terrain. La présence d'une Roumanie secrètement hostile au sud ne nous permettait pas de considérer le flanc gauche de ces forces opérant le long des axes Lublin et Lviv comme étant aussi sécurisé que le flanc droit de nos forces dans le théâtre biélorusse.

La vaste zone boisée et marécageuse du bassin de la rivière Pripyat, connue sous le nom de Polésie, divisait les deux théâtres. Elle différait des deux selon ses caractéristiques. Dans l'ensemble, elle se caractérisait par la nature fermée du terrain, une profusion de marais et des lignes d'eau est-ouest sous forme des branches nord et sud de la rivière Pripyat, le développement relativement faible des routes, le petit nombre et la dispersion de la population, ainsi que la pauvreté des ressources locales. Bien qu'elle ait, dans une mesure significative, perdu son imperméabilité sous l'influence de la culture, les opérations de grandes unités de troupes y rencontreraient néanmoins des difficultés plus importantes liées aux conditions du terrain que dans la Biélorussie et en Ukraine. L'unicité de la Polésie, due à sa grande taille, lui conférait l'importance d'un théâtre indépendant mais secondaire reliant les théâtres ukrainien et biélorusse. Les zones nord et sud de la Polésie étaient incluses par le commandement soviétique dans les théâtres biélorusse et ukrainien.

Telle est la description générale des trois théâtres dans lesquels se sont déroulés les principaux événements de la guerre polono-soviétique de 1920. De cela, le lecteur peut discerner qu'une caractéristique commune à tous les trois théâtres était leur plaine ouverte. Il était donc particulièrement important pour les deux camps de contrôler comme points forts du terrain les lignes d'eau et de lacs-marais à l'intérieur des limites globales des théâtres. En considérant ces lignes du point de vue d'une attaque en profondeur de la Pologne depuis la ligne de la rivière Berezina, nous devons tout d'abord porter notre attention sur les systèmes fluviaux du Neman et du Bug occidental. Ces systèmes fluviaux, avec leurs affluents et les forêts denses situées entre eux sous la forme des forêts de Białystok (Belostok) et de Belovezhskaya, constituent, d'une part, une frontière arrière naturelle entre les théâtres d'opérations militaires orientaux de la Pologne et les régions internes du pays et, d'autre part, servent de ligne défensive naturelle pour ces régions. Cette ligne défensive naturelle orientale de la Pologne est renforcée par les forteresses de Grodno situées le long de la rivière Neman et de Brest, située sur le Bug occidental.

La rivière Neman est puissante non pas tant en raison de sa largeur et de sa profondeur que des caractéristiques de sa vallée et de ses marges. Cette vallée est marécageuse dans le cours supérieur de la rivière et couverte de forêts, ce qui explique pourquoi elle n'est pas facilement accessible aux troupes. Plus loin, la rivière traverse un terrain élevé et vallonné, tandis que ses rives,

qui correspondent aux bordures de la vallée, forment souvent des falaises de 20 à 30 mètres de hauteur. Ce n'est qu'en approchant des confins de la Lituanie et en s'étendant au-delà des limites des théâtres décrits par nous que la rivière s'écoule à nouveau le long d'une large vallée aux pentes douces et prend la forme d'une rivière de plaine à part entière. La rivière Neman, qui atteint jusqu'à 200 mètres dans son cours moyen, à partir de Lunno (au sud-est de la forteresse de Grodna), constitue déjà un obstacle suffisamment sérieux pour les troupes tentant de pénétrer dans les profondeurs de la Pologne à partir des « portes de Smolensk ». La forêt de Belovezhskaya, qui couvre une superficie de 1 500 kilomètres carrés, comble l'espace entre les cours moyens des rivières Neman et Bug occidental. Cet étendu boisé et puissant, difficile à traverser hors des rares routes, constitue un obstacle retardateur pour un grand nombre de troupes tentant de la traverser. Cependant, il convient de noter que, en raison de l'exploitation forestière intensive, cette zone est devenue nettement plus facile à parcourir après la guerre impérialiste.

La rivière Bug Occidental coule lentement le long d'une vallée large et marécageuse dans son cours moyen. Dans la région de Drohiczyn, le Bug Occidental change l'orientation de son cours de nord à nord-ouest et, en décrivant un large arc, lorsqu'il rencontre le tributaire du Nurec, tourne directement vers l'ouest et maintient cette direction jusqu'à sa confluence avec la rivière Vistule.

En franchissant cette ligne, nous entrons dans la Pologne proprement dite. Le terrain conserve son caractère globalement plat. Ce n'est que dans le sud, dans la région de Lublin, qu'il devient plus élevé, vallonné et accidenté, ce qui est particulièrement visible dans la zone située entre le haut du Bug et le secteur de la rivière Vistule, de Zawichost jusqu'à Deblin. Ce terrain est appelé les hautes terres de Lublin (l'altitude est de 200 mètres au-dessus du niveau de la mer). Sur le bord nord de la vallée et partiellement en dehors des limites du théâtre examiné, le terrain est également élevé, ce qui devient plus évident en se déplaçant vers la région des lacs de Prusse orientale (l'altitude de certaines chaînes de collines le long de la frontière prussienne orientale atteint 313 mètres au-dessus du niveau de la mer). Ainsi, du point de vue militaire, à l'intérieur des limites du théâtre polonais, le système des lignes d'eau doit attirer l'essentiel de l'attention.

La principale artère fluviale dans le théâtre polonais est le fleuve Vistule, doté d'un système très développé d'affluents droits, dont les principaux sont les rivières Bug Occidental, Narew et Wieprz. Toutes ces rivières sont typiques des plaines. Elles se distinguent toutes par une faible pente, des rives basses et marécageuses, ainsi que des vallées larges et humides qui se remplissent facilement d'eau lors de la fonte printanière et des pluies. Le fond sablonneux de la majorité de ces rivières change souvent, ce dont dépend la variation fréquente de leur lit. En général, cela est vrai pour la principale artère fluviale du pays : le fleuve Vistule. Elle devrait attirer notre attention dans les frontières que nous avons décrites, à partir de Déblin. À partir de ce point, il coule le long d'une large vallée, aux limites mal définies, et constitue une barrière d'eau assez sérieuse.

Autour de Varsovie, la largeur de la rivière est déjà de 1 000 mètres, mais en dessous de Varsovie, la largeur de la rivière se rétrécit à nouveau, tandis que dans le secteur Płock—Nieszawa, sa largeur ne dépasse pas 400 à 600 mètres, et plus bas, où la rivière est déjà régulée, sa largeur ne dépasse pas 700 mètres le long de tout son cours suivant. Le fond de la rivière Vistule est sablonneux et change souvent considérablement. Le chenal de la rivière est sinueux, capricieux et sujet à des changements fréquents. La profondeur moyenne de la rivière autour de Varsovie ne dépasse pas 1,5 mètre, mais il n'y a pas de passages permanents sur la rivière. Le courant est rapide. La largeur de la vallée fluviale à Varsovie atteint 12 kilomètres, mais à l'embouchure de la rivière Bug Occidentale, elle se rétrécit à trois kilomètres.

Autour de Varsovie, le bord gauche de la vallée domine, mais en dessous de l'embouchure de la Bug occidentale, c'est le bord droit de la vallée qui domine principalement. La rivière Vistule coule presque directement vers le nord de Zawichost à Modlin. La forteresse de Déblin, située à l'embouchure du Wieprz, là où il se jette dans la Vistule, bloque ici l'axe opérationnel de Lublin, qui contourne Varsovie par le sud.

Autour de Modlin, la Vistule reçoit les grands affluents de la Bug occidentale et de la Narew, et à partir de là, elle commence à former une grande saillie, s'étendant vers l'ouest jusqu'à la zone de Fordon, où elle dépasse les limites du théâtre décrit.

Ce secteur du fleuve nous intéresse non pas tant pour les qualités de son cours que pour le nombre, l'emplacement et les caractéristiques de ses passages permanents. Ceux-ci consistaient en trois ponts en 1920. L'un se trouvait à Wyszogrod, un autre à Plock, et un troisième à Wloclawek. La présence de trois passages permanents, la relative étroitesse de la vallée et du fleuve lui-même et, enfin, le bord droit de la vallée dominant principalement le côté gauche sont autant de circonstances qui rendent la Vistule particulièrement accessible pour la traversée précisément le long du secteur en dessous de Varsovie et de Modlin.

Afin d'atteindre la ligne de la Vistule moyenne de Dęblin à Modlin, qui revêt la plus grande importance en raison de l'emplacement de la capitale de l'État, Varsovie, le long de ce secteur, on peut emprunter deux axes opérationnels. Le premier, au nord, part de Grodna et constitue un carrefour de toutes les routes menant à ce secteur de la rivière Vistule depuis le nord-est. L'axe est passé par la forteresse de Brest et mène directement à Varsovie. Cet axe plus court est cependant menacé sur son flanc par les hauteurs de Lublin, qui acquièrent la signification d'un petit théâtre opérationnel indépendant. Couvertes au nord et au nord-est par le cours de la rivière Wieprz, ces hauteurs se caractérisent par un réseau complet de routes partant de là vers le nord, c'est-à-dire conduisant directement dans le flanc de l'axe opérationnel Varsovie—Brest. Telles sont les routes passant par les hauteurs de Lublin à travers Włodawa jusqu'à Brest, par Parczew jusqu'à Biała et Międzyrzec, par Łysoboki jusqu'à Łuków, et de Dęblin à Siedlce et Novo-Minsk (Mińsk Mazowiecki).

Varsovie est le centre politique, administratif et commercial de la Pologne. En 1920, ce n'était pas seulement un carrefour routier, mais un carrefour reliant politiquement en un seul les trois principales parties de l'État polonais qui avaient auparavant été pendant longtemps une partie de trois empires (Autriche-Hongrie, Russie et Allemagne).

Passons maintenant à un examen et à une description des forces armées des deux partis, qui ont joué le rôle principal dans les événements de combat de 1920.

Les forces armées polonaises ont grandi et se sont développées dans des conditions de guerre et étaient composées des formations les plus variées :

- 1) détachements de légionnaires,<sup>6</sup> qui avaient été créés pendant la Première Guerre mondiale par les Autrichiens (Pilsudski) et les formations polonaises de l'armée austro-hongroise régulière (certaines sources allemandes définissent ces formations comme équivalentes à une division) ;
- 2) une brigade mixte de légionnaires, formée par les Allemands sur le territoire de la Pologne occupée ;
- 3) formations polonaises de l'ancienne armée russe, créées en 1917 (cela inclut le corps de Dowbor-Musnicki) ;
- 4) l'armée de Haller, formée en France à l'hiver 1918–1919 à partir de prisonniers de guerre polonais des Puissances centrales et de Polonais américains (cinq divisions et une division de réserve) ; comme nous l'avons déjà noté ci-dessus, au printemps 1919, l'armée de Haller a été transférée de France en Pologne pour combattre les Soviétiques ;
- 5) détachements d'auto-défense de Poznan, organisés à Poznan à la fin de 1918 par la population polonaise pendant la révolution allemande.

La présence de trois écoles militaires — autrichienne, allemande et russe — ne pouvait naturellement qu'affecter négativement l'unité de la jeune armée.

Grâce à l'assistance matérielle des puissances de l'Entente, les Polonais ont eu l'opportunité de déployer leurs forces armées relativement bien plus tard que l'Union soviétique. Au printemps 1920, l'effectif total de toutes les forces armées polonaises approchait les 738 000 hommes. Au moment de la plus grande intensité des forces armées du pays, qui eut lieu en août 1920, lorsque les activités de combat des deux camps se déroulaient le long des rives de la Vistule, la Pologne mobilisa 16 classes d'âge dans l'armée et porta la force totale de ses forces armées à 1 200 000 hommes, dont 164 615 volontaires. Bien que correctement approvisionnée en matériel, l'Armée polonaise souffrait de la diversité de ses armements, conséquence du fait que les forces armées polonaises étaient nées des ruines des armées des puissances impérialistes : Autriche-Hongrie, Allemagne et Russie, tandis que la diversité des armes facilitait également l'approvisionnement en

matériel de l'Armée polonaise. Rien qu'en 1920, la France envoya en Pologne 1 494 canons de divers calibres, 291 avions, 2 600 mitrailleuses et 327 000 fusils, etc., sans compter les fournitures d'équipements et de vêtements dont l'Armée polonaise ressentait périodiquement le besoin.

En termes de combat, au sens de la résilience et de la capacité de combat, les divisions formées à Poznan se sont montrées sous leur meilleur jour, suivies par les divisions de l'ancienne armée du général Haller, qui avaient été formées à la fin de la Première Guerre mondiale sous la tutelle de la France sur le front français de la guerre mondiale à partir d'émigrés polonais et de prisonniers de guerre, et enfin les divisions légionnaires formées à partir de natifs et de soldats de l'ancienne Pologne autrichienne et russe. Les plus faibles en termes de valeur au combat se sont révélées être les soi-disant divisions lituano-biélorusses, dont il y en avait deux (1re et 2e). Ces unités ont présenté le pourcentage le plus élevé de déserteurs et de renégats.

La situation des forces polonaises qui s'étaient profondément engagées dans les confins de la Biélorussie à la fin de 1919 était peu soutenue par l'arrière. Leurs lignes de communication étaient extrêmement allongées. Le transport ferroviaire se déroulait avec de grandes interruptions. La consolidation de l'arrière rencontrait des difficultés à la fois pour ces raisons et, surtout, en raison de l'attitude hostile de la majeure partie de la population envers l'armée polonaise.

En dépit de tous les défauts constatés, au printemps 1920, l'armée polonaise représentait une force de combat sérieuse. À cet égard, il est extrêmement intéressant de citer cette description de l'armée polonaise faite par le commandant du Front occidental rouge, le camarade Toukhatchevski, après les premiers affrontements avec elle. « Le contrôle des troupes ennemies est excellent », écrivait le camarade Toukhatchevski, « et tant l'effectif des états-majors que les moyens de faire la guerre méritent d'être notés en termes de formation et de conduite de la guerre à l'échelle d'une guerre de manœuvre régulière... leur entraînement tactique est également bon. Les unités individuelles, divisions, régiments et bataillons, manœuvrent avec excellence. Tout cela indique une fluidité tactique des unités et un haut niveau de l'élément de commandement. » En conclusion, le commandant du Front occidental a souligné que l'armée polonaise « sent l'Europe ».

La croissance constante des forces polonaises sur leur front oriental a commencé dès l'hiver 1919. Au 1er janvier 1920, la force du Front oriental polonais comptait 121 200 fantassins et cavaliers, avec 594 canons, 2 910 mitrailleuses et 95 avions, dont 59 800 fantassins et cavaliers dans le théâtre biélorusse.

Tout au long de février et mars, le front oriental polonais a été renforcé par trois divisions d'infanterie et quatre régiments de cavalerie, qui avaient été libérés de l'occupation des zones disputées entre l'Allemagne et la Pologne, tandis que 53 438 renforts ont été ajoutés. En avril, 60 000 autres renforts étaient attendus. À la fin avril, la force globale des forces armées polonaises sur le front oriental avait atteint 369 887 hommes. Nos données de renseignement estimaient le nombre total de forces ennemies sur son front oriental entre le 1er et le 15 mai 1920 à seulement 115 700 hommes d'infanterie et de cavalerie, tandis que ces forces, selon nos données de renseignement, étaient regroupées principalement dans le théâtre biélorusse, à savoir : sur ce nombre, 65 500 hommes d'infanterie et de cavalerie se trouvaient sur le front biélorusse et 50 200 sur le front ukrainien. En partant de ces considérations selon lesquelles le 1er janvier 1920, l'effectif nominal sur le front oriental polonais était de 213 320 hommes, dont 121 200 étaient des fantassins et des cavaliers, on peut calculer approximativement qu'avec la croissance de l'effectif nominal à 369 887 hommes au 1er avril 1920, le nombre d'infanterie et de cavalerie devait également augmenter au moins quelque peu et ainsi les estimations de nos organes de renseignement se sont avérées nettement sous-évaluées. Les événements ultérieurs ont également montré qu'à la mi-avril 1920, le centre de gravité de la concentration de ces forces avait été déplacé vers l'Ukraine, et non vers la Biélorussie.

Dans l'ensemble, à la mi-avril 1920, le haut commandement polonais avait achevé la concentration sur son front oriental de toutes les forces qui avaient été désignées pour mener la campagne.

L'état-major soviétique entreprit de renforcer systématiquement les armées rouges des fronts occidental et sud-ouest seulement lorsque l'inévitabilité de la poursuite de la guerre avec la Pologne



devint évidente. Cette circonstance, en lien avec le désordre général des transports, expliquait le retard dans la concentration de la masse principale de nos forces sur le front polonais. Par exemple, en trois mois — de mars à mai inclusivement — elle fut renforcée par cinq divisions de fusiliers et une division de cavalerie, et en juin 1920 le renforcement des armées rouges dans les théâtres ukrainien et biélorusse se traduisit par treize divisions de fusiliers et six divisions de cavalerie.

Dès le début de la concentration de nos forces contre la Pologne, le haut commandement a adopté précisément une politique consistant principalement à renforcer le théâtre biélorusse, en lui attribuant la principale importance.<sup>11</sup> À la mi-avril 1920, la force totale de nos troupes sur le front polonais ne dépassait pas 86 338 fantassins et cavaliers ; parmi eux, 70 684 fantassins et cavaliers se trouvaient dans le théâtre biélorusse et 15 654 fantassins et cavaliers dans le théâtre ukrainien.

Ainsi, il n'est pas difficile de voir qu'au début des opérations décisives sur le front polonais, l'ennemi, en raison des raisons énoncées ci-dessus, disposait d'une supériorité numérique significative par rapport aux armées rouges. En fixant le dernier objectif de sa politique étrangère, à savoir l'extension de l'État polonais vers l'est jusqu'aux frontières de 1772, le gouvernement polonais, tout en tenant compte de l'opinion publique des masses populaires d'Europe et de son propre pays, ne pouvait pas déclarer ouvertement que ces objectifs étaient les seules raisons de la poursuite de la guerre. Ainsi, dans la littérature polonaise sur l'essence du plan de guerre polonais, nous ne trouvons aucune mention de ces objectifs, mais plutôt toute une série de prétextes justifiant la prise d'offensive par l'armée polonaise.

Dans l'ensemble, donc, le plan de guerre polonais se résumait à ce qui suit. Souhaitant prévenir l'attaque des forces soviétiques par sa propre offensive, Pilsudski décida de lancer son attaque en Ukraine, en renforçant sa décision par les considérations suivantes : selon lui, la masse principale des forces soviétiques se trouvait en Ukraine ; il semblait plus facile de résoudre tous les problèmes d'approvisionnement des troupes en Ukraine ; dans les opérations en Ukraine, le flanc droit des armées polonaises serait sécurisé par le territoire de la Roumanie, amie et neutre, qui lui faisait frontière. De plus, on pensait qu'en lançant une attaque en Ukraine, ils pourraient créer des difficultés alimentaires pour l'Union soviétique, la privant du grain ukrainien et attirant la sympathie de la population ukrainienne en déclarant l'indépendance de l'Ukraine.

Pilsudski a renoncé à lancer l'attaque principale sur le théâtre biélorusse, car dans un tel cas, son flanc gauche serait fortement étendu, tandis que la possibilité que l'Armée lituanienne lance une attaque contre lui par l'arrière n'était pas exclue. Les armées polonaises seraient attirées dans une région appauvrie, privée de réserves alimentaires, avec une population hostile.

Partant de ces prérequis, Pilsudski a donné la préférence au théâtre ukrainien secondaire au détriment du principal. Dans l'un des chapitres suivants, nous nous arrêterons plus en détail sur les conséquences que cette décision, dictée principalement par des considérations politiques, a entraînées et nous présenterons l'opinion de la littérature militaire polonaise sur cette question. Ici, nous attirerons l'attention du lecteur sur le caractère artificiel des motifs avancés par Pilsudski pour justifier sa décision. Comme nous l'avons montré à l'aide de chiffres, il n'y avait aucune concentration des principales forces soviétiques en Ukraine. La privation du grain ukrainien en 1920 n'aurait pas pu être si préjudiciable à l'Union soviétique, car les régions riches en céréales du Caucase du Nord et de la Sibérie étaient déjà à sa disposition.

Au cœur du plan de guerre du haut commandement soviétique contre la Pologne se trouvaient des considérations résultant d'une évaluation globale par le gouvernement soviétique de la situation politique extérieure en 1920. Cette évaluation prenait en compte, parmi nos ennemis actifs, outre la Pologne, également la Lituanie et la Lettonie, dans la mesure où la paix n'avait pas encore été conclue avec ces deux derniers États. La Biélorussie devait être le principal théâtre des activités militaires. Les armées rouges du Front occidental devaient lancer leur attaque principale en direction d'Igoumen et de Minsk, en démontrant et en distrayant les forces ennemies le long des axes Polotsk et Mozyr. Les armées du Front sud-ouest, renforcées par la 1<sup>re</sup> armée de cavalerie, recevraient la tâche initiale de fixer activement l'ennemi. Elles avaient également pour mission de détruire l'armée de Vrangél. On croyait que l'accomplissement de cette dernière tâche ne présenterait aucune difficulté particulière.

Les événements ultérieurs de la campagne ont montré que notre haut commandement avait évalué tout à fait correctement l'importance du théâtre biélorusse. Dans son évaluation de la situation, il est parti des prérequis politiques très prudents concernant la possibilité que la Lettonie et la Lituanie entrent en guerre du côté de nos ennemis, mais en même temps, il a sous-estimé l'importance de la force de l'armée de Wrangel, ce qui a créé un certain nombre de difficultés pour notre haut commandement tout au long de l'été et du début de l'automne 1920. Selon les calculs de l'état-major de terrain de la RKKA, pour la résolution réussie de la mission sur le front polonais, il était nécessaire d'y concentrer 225 000 fantassins et 16 000–18 000 cavaliers, tandis qu'il était prévu de déployer 122 000 fantassins et cavaliers de ce nombre le long du Dniepr au nord de la ligne Baranovitchi—Mogilev. Ces calculs ne se sont pas entièrement justifiés, principalement en raison des raisons avancées plus tôt par nous. Il sera clair d'après les chapitres suivants que ce n'est qu'en juillet 1920 que nous avons pu porter le nombre total des forces le long de tout le Front occidental à 108 000 fantassins et cavaliers.

Le plan de notre haut commandement a finalement pris forme dans les dix derniers jours de mars 1920. Ensuite, les commandants de nos deux fronts se sont attelés à élaborer en détail leurs plans. Le camarade Toukhatchevski, qui a pris le commandement du Front occidental le 30 avril, a modifié ses intentions initiales quant à la direction de l'attaque principale des armées du front. Il a déplacé le centre de gravité des opérations actives sur son flanc droit, avec lequel il a décidé de développer l'attaque principale en direction générale de Vilna, afin de repousser ensuite les forces polonaises adverses dans les marais de Poles'ye. Pour mettre en œuvre les plans de leurs hauts commandements, les deux camps s'étaient déployés de la manière suivante à la fin du tiers de avril 1920.

Les première et quatrième armées polonaises (la frontière entre les deux armées se trouvait dans la région de Lepel') opéraient dans le théâtre biélorusse, y compris le Poles'ye, et occupaient le front à l'exception de Drissa—Disna—Lepel'—Borisov—Bobruisk, tout en faisant progresser leurs unités avancées jusqu'à la rive gauche de la Berezina près de Borisov et Bobruisk et en occupant les interstices entre ces localités le long de la rive droite de la rivière Berezina ; plus loin, leur front longeait la rive droite de la Berezina jusqu'à la ligne de l'agglomération de Yakimovskaya (inclusive) ; à partir de là, la ligne du front polonais se tournait directement vers le sud et suivait la direction générale du village de Khoïniki, en passant à l'ouest de ce dernier, puis jusqu'à l'embouchure de la rivière Slovechna. Un « groupe spécial Polésie », qui occupait le front depuis la rivière Slovechna, liait les armées du théâtre biélorusse aux armées du théâtre ukrainien, parmi lesquelles la troisième armée polonaise était stationnée en Volhynie le long de la ligne des rivières Ubort' et Sluch, et la deuxième armée polonaise le long du front incluant Novyi Miropol'—à l'exception de Letichev. En Podolie, la sixième armée polonaise était stationnée le long du front, à l'exception de Letichev — la rivière Kalushik jusqu'à son embouchure. La septième armée d'observation, alors sous forme embryonnaire, était stationnée le long de la ligne de démarcation avec la Lituanie. La cinquième armée n'avait pas encore été formée temporairement. Comme nous l'avons noté, le centre de gravité de ces forces avait été déplacé en Ukraine. Les réserves suivantes étaient stationnées dans le théâtre polonais du nord (le théâtre biélorusse et le Poles'ye) : la 6e division d'infanterie dans le village d'Osipovichi dans la réserve de la quatrième armée polonaise ; la 16e division d'infanterie était en cours d'envoi depuis les régions intérieures du pays dans sa réserve en Polésie. La 17e division d'infanterie était stationnée à Lida dans la réserve du haut commandement. La 11e division d'infanterie se trouvait en arrière profond dans le cadre de la réserve stratégique générale, ainsi que la 7e brigade d'infanterie de réserve, qui achevait sa formation.

Les 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> Armées du Front de l'Ouest ont été déployées contre ces forces en Biélorussie et dans le Polésie le long de la ligne Drissa—Disna—Lepel', puis jusqu'à Borisov (tous ces lieux étant exclus), et ensuite le long de la rive gauche de la rivière Berezina (l'ennemi occupait une tête de pont près de Borisov et la forteresse de Bobrouïsk) jusqu'à la localité de Yakimovskaya, inclusivement, et à partir de celle-ci, leur ligne de front s'étendait directement vers le sud jusqu'au village de Khoïniki. Les 12<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> Armées du Front Sud-Ouest étaient déployées en Ukraine le long

des rivières Slovechna, Ubort', Slutch et Kalouchik, tout en maintenant le contact de combat avec la ligne susmentionnée du front polonais en Ukraine. Les réserves du commandement supérieur, qui étaient transférées au commandement du Front de l'Ouest, se concentraient derrière le flanc droit du Front de l'Ouest dans le triangle Polotsk—Vitebsk—Tolochin. Au 24 avril, elles étaient composées de cinq divisions de fusiliers et d'une division de cavalerie (4<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 29<sup>e</sup> et 56<sup>e</sup> divisions de fusiliers et 15<sup>e</sup> division de cavalerie).

Ainsi, les deux camps se déployaient sur le front polonais, avec leurs poings de choc concentrés le long des flancs opposés.

En entrant dans la troisième année de la guerre civile, la politique et la stratégie soviétiques pouvaient inscrire dans leur histoire l'élimination des principaux fronts de la guerre civile. La coalition contre-révolutionnaire interne avait été brisée ; il restait à éliminer ses restes sous la forme de l'armée de Wrangel. Les résultats des victoires de l'Armée rouge sur les fronts internes exercèrent indirectement une influence sur l'encerclement externe de l'URSS. Des opportunités de relations diplomatiques et commerciales entre l'État soviétique et certains pays capitalistes commençaient à apparaître. La voie de la destruction militaire directe de la révolution prolétarienne s'était révélée irréalisable pour les puissances capitalistes. La lutte entre le système soviétique et l'impérialisme, après deux années de combats armés qui avaient conduit à l'établissement du pouvoir soviétique sur un sixième du monde, commença à se déplacer vers des domaines purement économiques. En avril 1920, V. I. Lénine nota dans l'un de ses discours que le capital international tenterait de pénétrer dans les limites du pays soviétique sous le couvert d'un invité commercial. Il prévoyait que cet invité essaierait d'unir ses efforts avec des groupes partageant les mêmes idées à l'intérieur du pays et de créer de nouvelles difficultés pour nous et « de préparer une nouvelle série de pièges et d'embûches ».

Nous avons commencé l'année 1920 sur une base économique restreinte. Il est vrai que le rétablissement de l'intégrité économique du territoire soviétique — l'unification des zones productrices et consommatrices du pays — a ouvert toute une série de perspectives favorables pour l'avenir. Mais le présent était assez décourageant. Les chiffres suivants témoignent éloquemment de l'état de l'économie nationale. L'extraction de charbon en 1920 représentait 27 % de la quantité exploitée avant la guerre (29 % en 1919). La production de fonte était représentée par le maigre chiffre de 2,4 % (2,7 % en 1919). La production de fil de lin était de 38 % (45 % en 1919). La superficie cultivée avait diminué à 68 % de la norme d'avant-guerre, et le rendement du seigle avait chuté à 36,1 % d'un poud par déciatine (38,6 % en 1919). Le transport ferroviaire continuait à s'effondrer de manière catastrophique : en 1920, 61 % des locomotives à vapeur nécessitaient des réparations. Parallèlement, le processus de dispersion du prolétariat se poursuivait : le nombre d'ouvriers avait diminué de plus de deux fois, passant de 3 000 000 à 1 340 000. À cela s'ajoutaient également des circonstances particulières. L'été de sécheresse de 1920 s'est avéré très défavorable pour plusieurs provinces (Orël, Toula, Riazan, etc.) de la zone centrale de la RSFSR.

Les chiffres cités sont suffisants pour parvenir à un jugement selon lequel, dans le domaine de l'industrie lourde, notre existence reposait exclusivement sur d'anciennes réserves. Naturellement, compte tenu de la présence de ces conditions, l'industrie militaire était incapable de produire suffisamment de moyens pour compenser la consommation et l'usure du matériel militaire. Ainsi, en élaborant notre stratégie, nous sommes également partis de la présence de ces anciennes réserves.

Les lamentations des commandants à tous les niveaux concernant la pénurie de munitions se faisaient particulièrement entendre tout au long de la guerre de 1920. Faute de chiffres sur ce moyen de guerre très important au niveau global de la république, nous pouvons citer plusieurs exemples typiques pour illustrer notre pauvreté dans ce domaine. À l'été 1920, l'un des groupes de la 13<sup>e</sup> Armée rouge sur le front de Crimée, qui en effectif équivalait à une armée entière (le groupe de la rive droite, composé de quatre divisions de fusiliers et d'une division de cavalerie, et disposant jusqu'à 100 pièces d'artillerie lourdes et légères) ne reçut que 5 000 obus (ce qui ne représentait que 50 tirs par pièce pour l'ensemble de l'opération) et 800 000 cartouches pour fusil au début d'une opération très importante calculée pour durer plusieurs jours. Le commandant du groupe demanda

en vain à porter ce chiffre à 3 000 000 de cartouches pour fusil et 25 000 obus. Compte tenu de cette pauvreté en munitions, la norme maximale de cartouches pour fusil sur laquelle un fusilier pouvait compter était de 90 cartouches.

Ainsi, le manque de munitions a privé l'Armée rouge de l'un des principaux avantages de l'armement moderne : sa cadence de tir rapide.

Étant donné une base interne de matériel militaire aussi appauvrie, le calcul sur les bases capturées – c'est-à-dire sur la possibilité de trouver tout ce qui nous était nécessaire derrière le front ennemi – devait acquérir une grande importance dans nos plans stratégiques. Un tel calcul pouvait être étayé par l'expérience passée, car la guerre sur les fronts principaux au cours des années précédentes avait fourni de nombreux exemples de telles bases capturées. Rappelons, par exemple, que la déroute de Koltchak et l'invasion de la Sibérie avaient immédiatement renforcé les armées rouges grâce à l'afflux de partisans et ouvert de grandes possibilités pour approvisionner le pays et l'armée en céréales, et avaient amélioré l'équipement de l'armée grâce à l'apport d'armes et de matériels capturés à l'ennemi, etc. On pouvait observer à peu près la même situation sur les fronts sud et nord au moment de leur élimination. Cela signifie que la théorie des bases capturées s'est complètement justifiée pendant la guerre civile.

L'année 1920 a introduit certaines nuances nouvelles dans les relations mutuelles entre les deux principales forces de la révolution — le prolétariat et la paysannerie. Avec la défaite des armées de Kolchak et Denikine, la menace du retour des propriétaires terriens, qui pesait directement sur la paysannerie, semblait avoir été écartée. Le danger représenté par Wrangel', qui n'était pas encore suffisamment clair à cette époque, n'avait pas encore grande importance pour la paysannerie. Parallèlement, la politique économique instaurée pendant les années de guerre civile (la réquisition alimentaire et tout le système de mesures qui y était lié) pesait perceptiblement sur l'économie rurale (en particulier sur la partie aisée). En livrant du grain à la ville sous la pression de l'appareil alimentaire de l'État, la campagne obtenait presque rien en échange de la ville. Lorsque le danger d'un retour des propriétaires terriens menaçait, la masse principale de la paysannerie, en tout cas, se résignait à la réquisition alimentaire, comprenant que, ayant reçu la terre, le paysan doit faire des sacrifices pour la guerre. Lorsque le danger immédiat des propriétaires terriens est passé, la campagne a commencé à protester. Ainsi, la couche supérieure active et aisée du village a pu trouver un terrain favorable à son activité antisoviétique. Telle était la teneur et la signification interne de ces mouvements paysans contre-révolutionnaires dans lesquels le koulak cherchait à jouer un rôle de premier plan et qui, ayant surgi dès 1919 en Ukraine (les mouvements Grigor'yev et Makhno), apparurent dans la première moitié de 1920 dans la région des terres noires de la RSFSR (le mouvement Antonov dans la province de Tambov) et se développèrent plus tard en Sibérie. L'analyse détaillée et la recherche de ces mouvements ne font pas partie de notre travail. Nous les avons mentionnés dans la mesure où ils constituaient l'un des éléments de base de la situation politique de la guerre en 1920.

Les restes du Parti socialiste révolutionnaire ont tenté de se placer à la tête du mouvement des koulaks et de le façonner politiquement sous de nouveaux slogans. L'idée de l'Assemblée constituante avait déjà été définitivement enterrée, même dans la conscience des socialistes-révolutionnaires, et à sa place, ils ont avancé le slogan d'une union paysanne et des «soviets libres». Cependant, ni un changement de slogans ni une alliance avec les koulaks n'ont pu sauver ce parti de son effondrement final.

Avant le passage à une taxe sur les aliments et l'annulation de la réquisition alimentaire, des situations politiques assez difficiles se sont créées dans le pays, rendant le travail militaire sur les fronts plus difficile.

Nous allons maintenant décrire en quelques mots les efforts militaires du parti au début et pendant le déroulement de la campagne polono-soviétique.

Après avoir vaincu Koltchak et Denikine et poussé Wrangel en Crimée, la Russie soviétique se lança à corps perdu dans la construction économique. Il ne serait pas exagéré de dire — et la presse de l'époque le confirme — que les questions de guerre avaient été mises de côté. Plus tard, le 10 juillet 1920, alors que l'offensive de Wrangel avait déjà commencé, le Comité central du PCR(b),

dans son appel aux organisations du parti, écrivait que « nous payons maintenant le prix sur le front de Crimée pour le fait qu'en hiver nous n'avons pas réussi à éliminer les restes des forces de la Garde blanche de Denikine. La faim, l'effondrement des transports et la pénurie de carburant dureront plus longtemps parce que l'énergie, l'insistance et la détermination n'ont pas été manifestées en temps voulu pour mettre fin à la destruction de la contre-révolution du Sud ».

Avec le début de l'offensive polonaise, le parti est passé très rapidement de la construction pacifique à un état de guerre. Dès le 24 avril 1920, le parti et les journaux soviétiques ont publié le slogan : « Vers le front occidental ». Mais les moyens d'envoyer les membres actifs ou le noyau de choc dans l'armée différaient de ceux des campagnes de Koltchak et Denikine.

Parallèlement aux mobilisations du parti, qui commençaient désormais à avoir lieu, le volontariat avait une importance particulière. Les mobilisations ont été menées avec succès : dès le 4 mai, Petrograd avait envoyé sur le front polonais le premier groupe de communistes (300 hommes) et le comité du parti de Moscou avait exécuté les ordres de mobilisation du Comité central à 82 % ; 5 % des membres du parti ont été mobilisés à Orenbourg ; le soviét de la ville a mobilisé 10 % de ses membres à Nizhnii-Novgorod.

Le mouvement bénévole est devenu largement développé. À Moscou, l'enregistrement des bénévoles se faisait par l'intermédiaire du bureau du conseil de Moscou, par le Comité central ainsi que le comité de Moscou du PCR, par les comités de district et par le comité central de l'union de jeunesse. Le nombre de bénévoles augmentait chaque jour. Jusqu'à 20 % des bénévoles à Moscou n'étaient pas membres du parti, tandis que les ouvriers prédominent.

La campagne pour aider le front polonais s'est déroulée dans tout le pays. 200 volontaires se sont inscrits immédiatement à Kalouga ; à Tcheliabinsk, un régiment entier de sentinelles a exprimé le souhait de partir pour le front occidental ; à Tachkent, plusieurs centaines de personnes, dont la moitié n'étaient pas membres du parti, se sont inscrites pour le front en deux sessions. On rapportait de Piatigorsk, Simbirsk, Omsk et d'autres endroits que les travailleurs étaient prêts à répondre au premier appel pour partir au front occidental afin de défendre la révolution.

Une deuxième caractéristique particulière de la campagne polonaise était un certain changement dans les relations mutuelles entre le PCR(b) et plusieurs autres partis, ainsi qu'un tournant dans les rangs de l'intelligentsia par rapport au régime soviétique. Au début du mois de mai, lors d'une séance solennelle du soviét de Moscou, Martov prit la parole au nom des mencheviks de Moscou, qui considéraient en général que « la politique soviétique sur la question polonaise était correcte, et que la lutte sur le front occidental était la cause vitale du prolétariat russe ».

Bien sûr, cette adresse ne signifiait en aucune manière le passage des Martov et Abramovich du côté du prolétariat révolutionnaire de Russie, mais en même temps elle montrait que le menchévisme avait perdu tout type de soutien parmi les masses. Divers groupes socialistes, y compris ceux d'Ukraine, s'étaient complètement désintégrés et leurs meilleurs éléments s'étaient orientés vers le PCR(b). Ces circonstances, tout comme le retournement du front de l'intelligentsia, ont permis au parti de mettre en œuvre beaucoup plus largement et de manière complètement différente qu'auparavant une série de mesures pour renforcer la capacité de combat de la Russie soviétique.

Par exemple, une conférence spéciale de représentants connus de l'ancienne armée, sous la présidence d'A. A. Broussilov, a été organisée au sein du haut commandement. Ensuite, l'opportunité s'est présentée d'employer plus largement qu'auparavant d'anciens officiers, ou ceux qui avaient caché leur grade ou qui avaient combattu dans les armées blanches et se trouvaient dans des camps de concentration.

À part l'appel du 30 mai lancé par la conférence spéciale du commandant en chef, signé par A. A. Broussilov et d'autres et intitulé « À tous les anciens officiers, où qu'ils soient », le 2 juin est apparu sur un sujet similaire un appel du Conseil des Commissaires du Peuple, signé par le camarade Lénine. À Moscou, jusqu'à 1 500 anciens officiers ont été équipés et ont reçu une formation politique accélérée pour leur envoi ultérieur au front.

Pendant la campagne polonaise, l'aide à la Russie soviétique de la part du prolétariat international s'est avérée beaucoup plus puissamment exprimée qu'auparavant. L'initiative du parti et des syndicats de Russie soviétique à cet égard a été très grande. Le comité central des travailleurs des chemins de fer et des transports aquatiques a lancé un appel aux syndicats des travailleurs des transports de Grande-Bretagne, d'Italie, d'Allemagne, d'Autriche, de Norvège, de Suède, du Danemark et des Pays-Bas au début du mois de juin. L'appel exigeait l'arrêt du chargement et du transport d'armes et de matériel militaire pour les légions de la Garde blanche polonaise.

Un congrès international des travailleurs du métal s'est tenu à Copenhague à la fin du mois de juin. Le comité central de l'Union pan-russe des travailleurs du métal a envoyé un message radio de salutations au congrès, dans lequel il exigeait également « une réplique énergique et forte aux tentatives d'étouffer les travailleurs de Russie. » « Produisez des armes, » disait la radio, « mais seulement contre vos ennemis, contre le capital dans tous les pays. »

Une vague entière de délégations de travailleurs étrangers a déferlé sur la Russie soviétique, et même une délégation des syndicats britanniques est arrivée, dont les représentants se sont exprimés contre l'attaque polonaise sur la Russie soviétique sur le front occidental, à Petrograd, Moscou et dans un certain nombre d'autres villes. L'arrivée d'une délégation italienne et son appel au prolétariat international ont eu une signification énorme. Et, enfin, la question a été complétée par le deuxième congrès de l'Internationale communiste, qui a ouvert ses séances en plein cœur de la campagne polonaise.

Était également connue toute une série d'actions de la classe ouvrière en Grande-Bretagne, en Italie et en Norvège, etc., lorsque les travailleurs ont entravé l'expédition d'armes vers les Polonais, ainsi que la création du comité « Mains off Russia » et d'autres. Si une action puissante et simultanée du prolétariat de plusieurs pays en faveur de la Russie soviétique n'avait pas eu lieu, alors les mouvements et actions individuels ont joué un rôle énorme.

L'une des formes d'assistance, qui n'a trouvé qu'à présent une large application, était celle des « semaines du front occidental », que les comités du parti avaient commencé à organiser. L'essence de ces semaines ne résidait pas seulement dans une vaste agitation, mais dans une aide réelle au front sous forme de déductions volontaires, de *subbotniks* et de services, etc. Le *Vsevoluch* et les journées des commandants rouges avaient le même type de signification pratique, particulièrement quand l'armée faisait face à une pénurie de plus en plus grande de commandants rouges.